

Petite revue de philosophie

Qui est James Hillman ?

Ginette Paris

Volume 9, numéro 2, printemps 1988

Autour de James Hillman

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103198ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103198ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paris, G. (1988). Qui est James Hillman ? *Petite revue de philosophie*, 9(2), 3–9.
<https://doi.org/10.7202/1103198ar>

Qui est James Hillman?

Ginette Paris

*Professeure au département des communications
à l'Université du Québec à Montréal*

L'homme public

Il est difficile de présenter l'auteur d'une œuvre aussi considérable et novatrice. James Hillman échappe même aux catégories les plus habituelles de présentation. Par exemple, devrait-on le présenter comme le *professeur Hillman* puisqu'il a enseigné à l'Université de Syracuse, qu'il fut doyen des études avancées à l'Université de Dallas, et professeur invité aux Universités Yale, Harvard et Princeton? Ou faudrait-il le présenter comme le *Docteur Hillman*, analyste, qui pratique maintenant son art à sa maison du Connecticut, où l'on vient le consulter, venant de partout à travers le monde? Est-ce qu'un *Américain* qui passe trente ans en Europe, dans des lieux aussi différents que l'Irlande, la France, la Suisse allemande, l'Inde et l'Italie et qui parle le français, l'allemand et l'italien répond encore à l'image que nous avons d'un Américain? Ou ne faudrait-il pas insister plutôt sur l'identité *d'écrivain*, puisque nous avons affaire non seulement à quelqu'un qui «a quelque chose à dire», mais également à un artiste qui se préoccupe de la forme et du médium par lequel il le dit. Le style de James Hillman est vif, surprenant, captivant. Son livre *Re-visioning Psychology* fut en nomination pour le prix Pulitzer en 1972.

Il se dit analyste *jungien*, et il fut directeur pendant plusieurs années de l'Institut Carl-Jung de Zurich. Mais il développe et radicalise tellement la psychologie de Jung qu'il a fallu trouver un nouveau nom : celui de *psychologie archétypale* pour distinguer son approche de celle des «jungiens» plus traditionnels. Même cette appellation de «psychologie archétypale» échappe à la catégorisation. Ce n'est pas vraiment une école comme on dit «l'école freudienne» ou «l'école jungienne». On voudrait en faire une école que ce serait difficile car les disciples devraient régulièrement renoncer à suivre James Hillman, le héros fondateur, qui ne cesse de changer de ville ou de continent, peut-être justement pour briser dans l'œuf les dogmatismes d'école et le culte des pères fondateurs qui finit toujours par opprimer les adeptes. Ce n'est pas par hasard non plus si James Hillman est également *éditeur*, donc qu'il consacre une partie importante de son temps à la diffusion des idées des autres et à l'animation d'un réseau international d'intellectuels de disciplines aussi variées que la psychologie, l'histoire, la philosophie, et même l'architecture ou la planification urbaine.

La complication qui apparaît quand on veut présenter James Hillman est en fait une complexité qui fait partie de l'œuvre. À certains moments son travail est l'exemple même des qualités associées à la tradition intellectuelle européenne, c'est-à-dire un sens de l'histoire et de la continuité, un réflexe critique si aiguisé qu'aucun courant de la psychologie n'échappe à son œil qui «voit au travers». On devine l'érudit qui expose sa recherche sur un sujet pointu et qui se délecte des petites notes savantes dont il parsème son texte. À d'autres moments, son style, direct, farceur, imagé, relève du journalisme américain et c'est

sans prétention mais avec audace qu'il propose rien de moins que la révision radicale des fondements de la psychologie occidentale depuis les Grecs anciens!

La psychologie archétypale ne se présente pas comme une autre approche thérapeutique, ni comme une autre théorie englobante du psychisme, mais plutôt comme un style de pensée, un point de vue sur la souffrance, l'identité, la culture. Elle parle de *l'âme et à l'âme* qu'Hillman définit comme «une perspective plutôt qu'une substance, un point de vue sur les choses plutôt qu'une chose. [...] L'âme est ce qui transforme les événements en expérience. [...] Elle est ce qui est communiqué dans l'amour, [...] elle est ce mode par lequel on reconnaît la nature symbolique et métaphorique de toute réalité».

C'est là une psychologie *passionnément intellectuelle*, foisonnante d'idées, riche en retours historiques et en réflexions philosophiques. Mais ces idées nous sont présentées non pas pour qu'on les tue en en faisant une idéologie ou un autre dogme de la psychologie, mais pour qu'on les examine, pour qu'on joue avec elle, pour qu'on regarde l'effet qu'elles ont sur nous, sur notre manière de ressentir l'âme.

L'homme privé*

Laura Pozzo : Vous avez déjà dit qu'en thérapie, l'amour est plus important que la conscience, et vous avez ajouté que vous êtes «accroché» par cette phrase. Mais qu'est-ce que l'amour, dans la situation de thérapie?

* Ce qui suit est extrait d'une série d'entrevues que James Hillman a accordées à Laura Pozzo qui les a rassemblées sous le titre de *Inter Views* (publiées à New York par Harper & Row en 1984). Ginette Paris a traduit de l'américain cet entretien tiré du chapitre «Loving» où se révèle le «docteur» Hillman cernant un «outil» essentiel dans toute analyse, l'amour. (Note de l'éditeur.)

James Hillman : L'amour : un seul mot pour désigner tant de phénomènes différents... mais, est-ce que «amour» ne serait pas pris dans un sens trop littéral, trop concret? La question est la suivante: Qu'est-ce que la psyché est en train de faire lorsqu'elle nous fait tomber dans ce désir concret, dans ce désir du concret? On tombe en amour, on tombe (*fall*)... En allemand, *fall* désigne une «trappe» tout aussi bien qu'un «cas», exactement comme le mot latin «*cadere*» qui signifie «tomber» et qui est la racine du mot «cas». Aussitôt qu'on tombe en amour, on devient un «cas», comme un animal piégé; on tombe dans le piège du désir concret. On est pris. Mais on n'est pas tombé dans le péché, ni dans une sorte de «désir animal». Ce qui nous arrive c'est qu'on est soudainement conscient de la cage dans laquelle on enferme l'animal; alors on blâme l'animal et on dit qu'on est tombé dans l'animalité. Mais l'animal ne tombe pas en amour; il n'en a pas besoin, non parce qu'il est déjà déchu, mais parce qu'il n'a pas cet ego qui s'imagine qu'il n'a rien à voir avec l'animal jusqu'au moment où, forcément, il tombe en plein dedans.

Laura Pozzo : «Du moment qu'on est en amour, on devient un cas»... pouvez-vous élaborer sur cet aspect névrotique ou pathologique de l'amour?

James Hillman : Le sentiment d'être possédé, ou transfiguré, ou n'importe quoi du genre, appartient à l'état d'être en amour parce que l'amour est une des formes par laquelle l'ego normal est amené à se soumettre à la psyché, comme cela nous arrive dans la dépression, ou dans l'ambition. L'ego devient possédé, pris par Psyché. Alors, que l'on considère l'amour comme un salut ou bien comme une illusion n'apporte pas grand chose à l'amour. Qu'est-ce que

l'amour fait? Qu'est-ce que Psyché essaye d'obtenir par cet amour? L'amour, ce n'est pas seulement une description interminable de nos sentiments, et ce n'est pas seulement la découverte d'un univers subjectif. Bien sûr, il peut y avoir cette touche de subjectivité, et certainement l'amour nous rend plus attentifs, plus sensibles. Mais l'amour est surtout une explosion de l'imagination, un moyen extraordinairement puissant par lequel la psyché produit ses images. Il nous faut reconnaître cette explosion d'images et ne pas laisser l'amour se réduire au subjectivisme et se complaire dans le sentiment. Il nous faut voir au travers de ce littéralisme habituel, direct et psychotique, que l'on applique à l'autre personne et qui me fait croire que «je ne peux pas passer deux heures sans entendre ta voix, téléphone-moi», ou bien «il faut que je te touche», ou encore «j'ai passé devant ta porte au milieu de la nuit» — c'est de l'obsession. Qu'est-ce que Psyché essaye de faire avec cette sorte d'attachement psychotique? De toute évidence, j'ai besoin, ou psyché a besoin de la réponse concrète de l'autre. Mais pourquoi est-ce que Psyché rend cela si obsessivement concret, et pourquoi est-ce que toutes les disciplines, de Platon à la théorie du transfert psychologique, ont-elles toutes insisté pour passer au-delà du concret? L'autre personne est devenue une sorte d'incendiaire mystérieux, un fusible qui déclenche l'imagination *concrètement*, qui amène l'imagination à devenir terriblement, passionnément réelle, physique, vivante, désirable. Je crois que c'est ça que j'ai voulu dire quand j'ai lancé que l'amour est plus important que la conscience, parce que l'amour force l'imagination à devenir *ta* réalité. Les amoureux sont toujours à se demander pourquoi ils sont tombés en amour ensemble. Ils se racontent des tas d'histoires pour expliquer ce mystère, pour rendre la mystérieuse

folie de ce mystère endurable. (La théorie du transfert est une de ces «histoires».) Mais ça ne devient concevable qu'au moment où on réalise que Psyché a besoin de l'amour dans son combat avec le concret; pour certains, ce sera une façon d'entrer dans le concret et pour d'autres, ce sera une façon de s'en sortir, mais toujours l'amour implique la psyché dans la folle impossibilité d'une concrétude physique, directe...